

ÉCRIVAINS VOYAGEURS EN GRÈCE AU XX^e SIÈCLE

Par Brigitte QUILHOT-GESSEAU¹

Pourquoi la Grèce ? Pourquoi ce voyage dont on trouve tant de relations au long des siècles dont la *Périégèse de La Grèce* de Pausanias au II^e siècle de notre ère, sans doute fondatrice, que traduisit et commenta Jacques Lacarrière². Quelles marques laisse-t-il au voyageur ? Il fut un rituel quasi obligé pour les artistes et lettrés, une sorte de pèlerinage. La raison essentielle, jusqu'aux années 1930-40, est la rencontre incarnée avec un pays jusque-là approché à travers les études et la culture, avec les sources de la civilisation, de la pensée et de l'héritage occidentaux. Plus tard au XX^e siècle ce voyage ouvrira à d'autres quêtes liées à une époque mouvante et à un élargissement des regards sur l'altérité, jusqu'aux dérives du tourisme. Cette bascule naît dès la fin du XIX^e siècle : sous l'effet de la renaissance des Jeux olympiques, du retentissement donné aux découvertes archéologiques récentes, sans oublier, plus près de nous, le cinéma qui contribua, par des films cultes – *Zorba le Grec* en 1964, *Le Grand bleu* en 1988 – à inventer et vulgariser une certaine vision « exotique » de la Grèce qui continue à faire long feu.

Certains écrivains voulant témoigner du caractère hors du commun de ce pays et partager leur enthousiasme, publièrent des ouvrages qui entraînent, malgré eux, un déferlement ravageur pour l'âme même de la Grèce et des Grecs. Il y eut d'abord les écrits de Lawrence Durrell, lui-même conscient *a posteriori* des conséquences de ses livres et de celui de Miller : « *Je crains que le livre d'Henry et le mien sur la Grèce aient eu une influence néfaste. Cela devient un culte* » (Durrell 1976, 94). *L'Île de Prospéro* amena en effet à Corfou, sur ses pas, des touristes, essentiellement anglais. Il découvrit cela lorsque, de passage dans l'île en 1964, ses anciens amis paysans lui racontèrent faire désormais commerce du souvenir de sa présence dans leur maison en bord de mer auprès des étrangers « *chasseurs de célébrités* » à qui ils montrent contre drachmes sa photo et vendent du Coca-Cola : ils en « *vivent bien* » au point qu'ils ont le projet de construire un hôtel - « *Je m'efforçai de paraître ravi de cette sinistre nouvelle* » (Durrell 1976, 342).

Patrick Leigh Fermor est considéré au Royaume-Uni comme l'un des grands *travel writers* anglo-saxon du XX^e siècle. Ses ouvrages eurent donc nécessairement un certain retentissement, même s'il s'est intéressé à des zones géographiques peu connues des étrangers comme le Magne, la Roumélie et le Mont Athos. Il en fut de même avec les récits autobiographiques de sa vie dans les îles en ce qui concerne Michel Déon, qui quitte définitivement ce pays en 1984 après d'amères désillusions et une charge contre

1 Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du jeudi 22 juin 2023.

2 Jacques Lacarrière, préface à *Promenades dans la Grèce antique*, traduction et commentaires du livre de Pausanias *Description de la Grèce*, in *Méditerranée*, Bouquins Robert Laffont, 2013.

le tourisme qui a dévoyé et perverti les Grecs y voyant une manne pour échapper à une pauvreté bien réelle.

Quant à *L'Été grec* de Jacques Lacarrière, il fut un livre culte dont le succès est en partie lié au titre trompeur comme l'écrivain le reconnaît lui-même : « *L'Été grec – beaucoup plus que la saison des touristes et des plages – était pour moi synonyme d'engrangement des fruits et des saisons de ma mémoire* » (Lacarrière 2013, 847). Dans les pages de « Retours en Grèce » qui relatent des voyages de 1976 à 1982, il constate lui aussi les changements dus au tourisme et les dérives d'une ouverture à la mondialisation sans freins.

Pour autant, à la croisée des chemins, le voyageur pourra trouver ce qu'il n'attendait pas et le lecteur matière à regarder autrement ce pays : dans le XX^e siècle qui nous occupe ici, avec ses contradictions, ses attachements passésistes, son regard moderne et clairvoyant, les visages de Grèce se révèlent autant réjouissants que didactiques.

Qui sont ces voyageurs ?

Parmi tous ceux qui ont écrit au XX^e siècle³ notre choix s'est arrêté au domaine français, ainsi qu'à la littérature anglo-saxonne avec Lawrence Durrell, Arthur Miller, Patrick Leigh Fermor, et à la littérature allemande avec Hugo von Hofmannsthal et Martin Heidegger.

Leur présence en Grèce peut aller de quelques jours à plusieurs mois, d'un à plusieurs séjours égrenés sur une ou plusieurs années. Parmi ces derniers seuls Durrell, Leigh Fermor, Lacarrière, parlent grec moderne, appris sur place. Certains sont aussi liés d'amitié, Miller et Durrell, Durrell et Fermor, Lacarrière et Durrell, et leurs livres s'en font l'écho. Ils sont aussi lecteurs entre eux : Hofmannsthal cite Barrès ; Miller Herriot ; Lacretelle Barrès ; Déon Fermor et Durrell ; Lacarrière Miller, Durrell, Fermor ; Jaccottet Heidegger...

Même si ceux qui ne restent que quelques jours ne peuvent aller très loin dans la découverte du pays, leurs relations permettent de dessiner une représentation de la Grèce, leur voyage n'étant pas le fruit du hasard. D'une sorte d'adoption/fusion à une certaine prise de distance, le voyage ne correspond pas forcément au rendez-vous attendu : l'image projetée avant et la réalité vécue ne se superposent pas toujours, ce que l'on attend et ce que l'on vit diffèrent parfois jusqu'à la déception.

L'origine géographique et culturelle de ces voyageurs, ainsi que l'époque à laquelle ils se rendent en Grèce déterminent des attitudes et comportements. Les voyageurs français de la première moitié du XX^e siècle sont tous de formation classique par leurs études et leurs goûts, portés par une haute culture. Ils se rendent en Grèce sur les pas de leurs aînés du XIX^e siècle - Chateaubriand, Lamartine, Flaubert, Renan à qui Thibaudet exprime sa dette dans un chapitre d'hommage à la *Prière sur l'Acropole*, Byron... – sauf exception en quête de la Grèce de Périclès, du beau et les textes anciens en mémoire. Il n'en ira plus de même après la guerre. Les Anglo-Saxons ont pour leur part une approche d'autant plus libre et libérée que tous les trois ne firent aucunes études classiques, quittèrent lycée et famille bien avant leurs 20 ans et sont des esprits aventuriers, curieux, empathiques et brillants. Hofmannsthal et Heidegger, bien qu'ayant voyagé l'un en 1908 et l'autre en 1962, développent une approche plus abstraite, liée à ses recherches philosophiques en

3 On trouvera de nombreux extraits dans : Hervé Duchêne, *Le Voyage en Grèce, Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Bouquins Robert Laffont, 2003.

ce qui concerne le second, portées par une tension et une sensibilité spirituelles pour le premier. Trois attitudes donc : une vision intellectualisée dont Yourcenar et Heidegger seraient les représentants les plus marquants ; une attente et une perception d'esthètes dont Thibaudet et Lacretelle sont les tenants les plus extrêmes ; et une vision sensible et organique dont Miller serait l'exemple le plus puissant. Les deux premières attitudes génèrent le plus souvent un fossé culturel source d'incompréhension de la Grèce moderne ; la troisième au contraire suscite un jaillissement joyeux, enthousiaste, voire un incontrôlable débordement de forces nouvelles et de révélations comme venues d'une folie inspirée, la rencontre ayant provoqué une sorte de déflagration intellectuelle et ontologique. Les deux premières peuvent conduire à des jugements hâtifs, en tous cas à des angles de vue fermés ; la troisième est fondée sur du respect, parfois sur des affinités et des similitudes de caractère profondes, pouvant susciter une admiration naïve, mais n'excluant pas de la lucidité sur le pays et ses habitants.

Pourquoi aller en Grèce ?

La formation scolaire et universitaire était une puissante motivation pour ce voyage accompli comme un devoir de lettré. Dans cette perspective se trouve la quête, dans les lieux et les pierres, les sites et les paysages, de l'histoire, de l'art, des écrivains et des philosophes de l'Antiquité. Il s'agit pour ces voyageurs à l'érudition époustouflante de donner corps et chair à une culture livresque et artistique. Si Barrès ne cache pas son bonheur de lire l'*Antigone* de Sophocle en grec dans le théâtre de Dionysos à Athènes, Édouard Herriot en une plus parfaite illustration. Le livre qu'il ramène de son voyage en 1928, *Sous l'olivier*, s'attache à mettre en regard la littérature et les sites. À Délos « *Ce que je désire, c'est comprendre l'émotion du cœur d'Iphigénie en Tauride, lorsqu'il exprime son adoration pour le sanctuaire délien et qu'il en dessine le décor* » (Herriot 219) ; à Epidaure il lit le paysage à travers la mise-en-scène antique des *Choéphores* d'Eschyle ; il fait revivre les tragédiens dans la plaine de Thèbes ; il imagine sur l'Acropole un dialogue imité de Platon entre Socrate et Calliclès.

Lacarrière, lui aussi de formation classique et comédien amateur, doit son premier voyage au théâtre : il est venu en Grèce en 1947 avec la troupe du Théâtre Antique de la Sorbonne pour jouer *Les Perses* et *Agamemnon* à Athènes, Épidaure et Delphes. L'expérience de la représentation à Épidaure a valeur d'initiation. Lacarrière vient de réaliser comme ses camarades le rêve de tout comédien de jouer ces œuvres dans leur lieu d'origine. Mais le choc du paysage, des milliers de spectateurs qui rejouaient pour leur part la fête antique où s'inscrivaient ces représentations, l'ébranlement de se retrouver sur les restes de cette scène provoquent une révélation : « *... je compris alors, face à ce lieu inoubliable, qui étaient Eschyle et Sophocle* » (Lacarrière 1975, 156). Derrière se profile le visage d'une Grèce moderne qu'il va aimer et dont il cherchera à faire partager cet amour en écrivant *L'Été grec*.

L'amitié y déplace toute la famille Durrell, de 1935 à 1939, Larry et sa première épouse Nancy d'abord, puis sa mère, ses deux frères et sa sœur, histoire loufoque relatée avec brio par le naturaliste Gerald Durrell dans *La Trilogie de Corfou*. Durrell qui a peu d'affinités avec l'Angleterre décide donc de partir, puis incite Henry Miller à le rejoindre ; ils se retrouveront à Athènes et visiteront ensemble le Péloponnèse. C'est aussi une forme de dépaysement qu'ils recherchent, loin d'une Europe en proie à des tensions dont l'issue fatale les surprendra aux rivages d'une mer aux parfums déjà un peu orientaux et peuplée de récits mythiques.

Une mission particulière est confiée à Maurras par *La Gazette de France* pour rendre compte des premiers Jeux Olympiques modernes, créés sous l'impulsion de Pierre de Coubertin, qui se déroulèrent à Athènes du 6 au 15 avril 1896. Les six lettres les relatant, ainsi que des textes sur l'Athènes antique et « *la ville moderne* » sont rassemblés dans *Anthinéa* en 1901. Durant ce séjour Maurras n'a vu qu'Athènes, mais le « coup de foudre » qu'il éprouva pour l'Acropole, exprimé par le baiser à la colonne, l'amena à écrire ultérieurement à plusieurs reprises les réflexions qu'il en ramena.

La quête de l'héritage, explicitement désigné à travers la question : « Que nous reste-t-il de la Grèce ? » (Maurras 1937, 105 sq), se trouve en filigrane des intentions de voyage des écrivains recherchant la Grèce antique : un enseignement d'humanité sinon un humanisme moderne né des Anciens, une pensée philosophique, voire une métaphysique ou une spiritualité, résumés ainsi par Hofmannsthal : « *Ce n'est pas un voyage en quête de pittoresque que nous avons entrepris. Nous cherchons ici un des moments suprêmes de l'humanité* » (Hofmannsthal, 16). Contre une vision restreinte et idéalisée de la philosophie grecque portée par l'hellénisme au siècle précédent, par ses traductions et ses œuvres Yourcenar se fit le passeur de tous les courants de pensée antique entrant toujours en résonance avec nos questionnements.

La quête de la beauté est explicitement avancée et à maintes reprises réaffirmée par Louis Bertrand. Mot fortement récurrent dans *La Grèce du soleil et des paysages*, il ne désigne pas qu'un objectif : il fonde sa conception du voyage et détermine sa vision des lieux, contre les esthètes, les hellénistes, les archéologues, les humanistes et autres « *antiquaires* » qu'il étrille (Bertrand, VI).

Quelles postures de voyageurs ?

Les postures du visiteur exprimant son rapport au pays, à ses habitants, à sa culture vont de l'impossibilité de penser autrement qu'à partir de ses propres repères à l'accueil du décentrement et de la nouveauté. Cela est particulièrement flagrant dans un siècle qui voit l'effacement progressif des humanités, le brassage des cultures et l'arrivée de nouvelles formes de voyage.

Louis Bertrand définit par une approche sensorielle l'art de voyager dans une longue préface qui constitue un véritable manifeste d'une conception très particulière, iconoclaste et volontiers provocatrice, non sans humour aussi, du voyage : « *Être l'œil qui se promène et l'oreille qui épie, n'est-ce point l'essentiel pour un voyageur ?* » (1908, I). Cette attitude d'ouverture caractérise aussi la conception du voyage de Durrell. Contre les voyageurs « *trop pressés* », il prône la lenteur que l'on pouvait éprouver jadis en allant à pied, à dos de mulet, en carriole, et l'observation, l'« *identification intérieure* » (Durrell 1976, 184-189) aux paysages pour accéder à la vraie nature des hommes et de leurs terres : « *voyager devient une sorte de science intuitive* ». Contre une seconde catégorie de voyageurs, ceux affichant « *un trop grand bagage intellectuel (...), trop d'idées préconçues* », ceux qui s'en tiennent à ce qu'ils viennent chercher, se raccrochent à leurs savoirs et certitudes, il préconise de regarder la réalité. Et de conclure : « *L'important est de chercher à voyager en gardant grands ouverts les yeux de l'âme et sans trop de renseignements précis* ». Ainsi le voyageur parviendra-t-il à « *l'essence d'un lieu* ». Une troisième catégorie de voyageurs serait incarnée par Lacarrière et Leigh Fermor, qui ont la particularité d'avoir voyagé à pied et fortement démunis, d'être ainsi entrés en contact avec le plus profond de la terre et de ses hommes. Leur Grèce n'est ni celle des amateurs d'antiquités ou des hellénistes, ni celle des touristes, mais la Grèce qu'ils

ont rencontrée sur leurs chemins, celle de tous les temps. Se demandant pourquoi l'on voyage, Lacarrière définit la posture du voyageur telle qu'il l'incarne par deux images : « *buveur d'horizon et (...) visiteur de soi-même* » (Lacarrière 2013, 282). Quant à Leigh Fermor il décrira cette attitude d'ouverture et d'acceptation de l'altérité ainsi : « *En Grèce tout est passionnant, tout mérite l'attention* » (Leigh Fermor 2018, 10).

Les filtres à la perception d'une Grèce authentique

Ils découlent d'une culture livresque et artistique, d'une idéologie fondée sur un renouveau hellénistique et portée par le philhellénisme, sur la difficulté des Français en particulier à penser et se représenter une Grèce du XX^e siècle entrée dans la modernité. On verra aussi dans ces filtres des repères pour des voyageurs que déroutent la confrontation avec l'Antiquité si lointaine, une Grèce contemporaine étrangère à leur Occident.

Guide si souvent cité, utilisé, Pausanias accompagne Lacretelle et d'autres avant lui : il est un éclaircisseur qui donne autant le plaisir d'un haut compagnonnage que celui de revivre le passé des sites, sans lui à jamais perdu. Barrès évoque à juste raison l'effort intellectuel que constitue la compréhension des ruines, aussi lisibles puissent-elles être, alors que « *dix-neuf siècles de christianisme* » le séparent du Parthénon (Barrès, 63-65), ce qui justifie le recours à des textes : il se référera à Anaxagore pour comprendre Phidias et le temple d'Athéna, comme Thibaudet à Aristote dans une même démarche. Il n'y a pas d'anachronisme à lire les Anciens. En revanche ce n'est pas le cas d'autres références qui imposent un filtre par leurs interprétations, tels les auteurs français du XIX^e siècle, Goethe qui n'est jamais allé en Grèce. Quant à la référence picturale, elle introduit une vision déformée de ce que fut la Grèce ancienne. Il en est ainsi des paysages peints au XVII^e siècle par Poussin et Claude Lorrain, des marines du XIX^e siècle d'Horace Vernet. L'image renvoyée est celle d'une Arcadie imaginaire, bucolique, venue de la campagne italienne, des côtes d'Afrique du nord et d'Égypte. Même si c'est la perception que privilégie Louis Bertrand parce qu'elle inscrit les ruines dans un cadre naturel qui les rend vivantes, le degré de réalité nous est forcément inconnu et l'anachronisme prévaut.

C'est pourquoi Durrell insiste sur l'entrave que constitue le bagage intellectuel pour appréhender un pays. Si Lacarrière a lu quelques pages des voyageurs français du XIX^e siècle, à part les ouvrages de ses quatre amis cités précédemment, il estime que tout ce qui s'écrit sur la Grèce reste à la surface. Tous deux exempts de toute influence, de tout filtre, invitent à se débarrasser de ce qui s'avère finalement un obstacle pour aborder le pays dans des relations authentiques. Ils sont assurément de ceux qui lèvent le mieux le voile sur elle.

À la recherche de la Grèce antique

C'est le but des voyageurs formés aux humanités, passés par la classe de Rhétorique, à l'exception de Louis Bertrand, nous l'avons compris. L'Acropole est évidemment la visite obligée. Elle suscite des sentiments divers, allant de l'admiration absolue à la simple reconnaissance du génie qui la conçut. Elle soulève infailliblement des questionnements et des méditations philosophiques et esthétiques, poursuivies lors de la visite des musées d'Athènes par de longs développements sur la sculpture, Phidias en particulier et les Korè du musée de l'Acropole dont le sourire énigmatique saisit les visiteurs qui les regardent. On doit à ces descriptions commentées des pages réflexives chez Barrès, Herriot, particulièrement fouillées chez Lacretelle qui étudie par exemple l'évolution de

la sculpture de Grèce à Rome. Le revers de ces admirations sont des approximations et des erreurs, voire le refus des connaissances historiques et archéologiques, parfois dues à une méconnaissance, à la mauvaise foi, ou encore au choix assumé de préférences esthétiques pour « *le goût moderne* » (Bertrand, XXIV) . C'est le cas pour la blancheur des temples et des statues dont on avait accepté depuis la fin du XIX^e siècle qu'ils aient été entièrement peints⁴. C'est le cas de Heidegger porté à la rêverie par la blancheur des colonnes du temple de Poséidon à Sounion, mais encore celui de Lacretelle qui développe toute une argumentation fallacieuse pour s'enfermer dans une vision délibérément erronée d'un « *Parthénon que l'on veut me montrer est précisément l'édifice arrangé pour la commune pratique humaine, c'est-à-dire livré à la vanité et à la superstition. Celui devant lequel je suis aujourd'hui est retourné à son principe intact...* » (Lacretelle 91-95). Il relaie cependant ainsi une question fondamentale en patrimoine et archéologie, celle du droit du visiteur à considérer les choses comme il les voit plutôt que comme elles furent : « *Peut-on admettre que ce soit une vue fausse de considérer les choses dans ce qu'elle ont d'immanent ?* ». C'est bien peut-être là l'origine de la séduction des ruines, support de tant de rêveries.

D'autres sites sont l'objet de descriptions plus ou moins admiratives, saisissantes tel Mycènes qui porte en lui-même la marque de la tragédie des Atrides que presque tous les voyageurs ressentent et expriment ; le théâtre d'Épidaure bien sûr ; Delphes qui laissera certains plus mitigés, mais la vallée du Pleistos fera écrire à Lacarrière de magnifiques pages sur la « *mer d'oliviers* » qui descend de Delphes à son port Itéa ; Phaistos, site minoen, fera se rejoindre dans de sublimes transports Herriot et Miller ; Égine et Sounion pour leur temple et leur cadre spectaculaires. Mais c'est l'île de Délos qui transforme tous ceux qui ont été sensibles à la charge spirituelle ou émotionnelle qu'il diffuse : Herriot en fait le centre du monde, Camus ne retient qu'elle des lieux qu'il a visités lors de ses deux voyages en 1955 et 1958, Heidegger y trouve enfin la révélation de l'être au monde qui définit l'existence de l'homme.

Cependant les déceptions sont aussi bien là, découlant de représentations antérieures et conduisant à une Grèce de seconde main, fantasmée, embellie sur la foi de récits, de peintures, de travaux scolaires comme le pointe Barrès : « *L'hellénisme, pour nous autres bacheliers, c'est un Olympe, un ciel, le pays des abstractions académiques. Nul moyen de camper, sous ce beau ciel, mon Démosthène des classes, qui était un type vague, un pâle esclave des professeurs* » (Barrès 38). Elles découlent du décalage déjà évoqué entre l'attente suscitée et la réalité trouvée. Heidegger analyse cette déception et ses causes : connaissance livresque – les descriptions d'Homère dans *L'Odyssée* ne correspondent pas –, connaissances universitaires ou bien imprégnation de la Grèce sicilienne de Goethe et d'un humanisme moderne, hypothèse qui renvoie à la place occupée par la Grèce classique dans la pensée et la culture allemandes des XVIII^e et XIX^e siècles. On la retrouve d'ailleurs chez Hofmannsthal. Aller chercher du côté des écrivains antérieurs des raisons de s'émouvoir, expose donc à une impasse sensible, à une idéalisation source de déceptions. Voilà comment Barrès se débarrasse vertement de ses lectures des voyageurs romantiques - Byron, Chateaubriand, Lamartine : « *L'impudence alcoolique du premier, la roide pompe du second, le bavardage du troisième m'apparent* » (Barrès 48).

4 Voir Philippe Jockey : *Le Mythe de la Grèce blanche, Histoire d'un rêve occidental*, Belin, Alpha, 2013.

La Grèce dans l'histoire

Nos voyageurs d'avant la Seconde Guerre mondiale ne déploient pas une vision politique du pays dans leurs récits. Leur absence d'intérêt pour la Grèce ottomane et byzantine peut interroger. Tient-elle à la complexité du contexte et des faits ? À l'éloignement culturel de voyageurs étrangers à l'univers orthodoxe ? Aux représentations antiques et orientales qui persistaient ? Heidegger en constitue un cas particulier : il rejette la Grèce moderne, son histoire, afin de ne pas placer d'obstacle épistémologique entre lui et la Grèce archaïque qu'il recherche, le rapport au passé sur lequel il fonde sa pensée, au point qu'il se refuse à certaines visites.

Pour les autres écrivains il s'agira d'incompréhension, jusqu'à la caricature lorsque Lacretelle décrit la foule qui envahit les ports à l'arrivée d'un bateau – « *figuration d'opéra-comique* » - ou encore ce mouvement caractéristique de la tête – « *une espèce de grimace, chère au peuple grec* » (Lacretelle, 157, 190). Pourtant, avec Miller, il existe aussi un choc de civilisation. Il est Américain et passe auprès des Grecs de la rue pour un homme riche selon le mythe bien connu, or il n'en est rien. La pauvreté endémique de la Grèce a provoqué une expatriation massive en particulier vers les États-Unis où ces Grecs ont trouvé du travail et ont pu acquérir une fortune plus ou moins grande, en tous cas les moyens de vivre correctement et de rapporter au pays un peu de cet argent. Mais ils ont aussi rapporté avec eux ce mythe contre lequel Miller se bat chaque fois qu'il y est confronté, avec parfois une dureté qui n'a d'égale que l'ampleur de ce rêve matérialiste qui empoisonne la société grecque. Voici parmi d'autres portraits et rencontres, l'instantané de John, expatrié quinze ans à Buffalo : « *John est devenu un porc – un gros porc avec de la sauce qui lui dégouline sur le menton. Il n'a aucune activité, si ce n'est consentir des prêts à intérêt à ses compatriotes...* » (Miller 1999, 18).

Les références à l'histoire jalonnent quelques récits de voyage, toujours de manière parcellaire, liée au contexte du périple et jamais sous un angle politique. Maurras donne un aperçu des troubles du XIX^e siècle dans les lettres des Jeux olympiques qu'il contextualise dans un pays en train de s'ouvrir au monde. Sa description de l'urbanisation d'Athènes absorbant la modernité dans « La ville moderne », dont il se fait le laudateur contrairement à Paul Morand qui en deux lignes stigmatise cette évolution – « *... le tout reste luthérien d'atmosphère et munichois d'inspiration* » (Morand 176), les architectes choisis par le roi Othon I^{er} venaient de l'école néo-classique de Munich –, est un témoignage rare dans ces récits.

Barrès s'intéresse plus précisément à l'occupation médiévale par les Croisés à qui l'on doit les châteaux féodaux du Péloponnèse et la tour franque de l'Acropole. À Nauplie il relate la fin tragique de Jean Capodistria, premier chef d'un État grec indépendant, assassiné dans cette ville en 1831. Venant de Serbie et entrant en Grèce par la Macédoine, Herriot offre une perspective historique et géographique qui la situe dans les Balkans, vers l'Orient. Il n'est d'ailleurs pas indifférent qu'il dédie son livre à la grande figure nationale, héros de la libération et de l'autonomie, Eleftherios Venizelos, signe qu'il connaît assurément l'histoire récente du pays. À Thessalonique Butor fait allusion aux graves événements qui ont secoué la ville entre 1912, première guerre des Balkans, et 1923, la « Grande catastrophe ». Enfin Leigh Fermor, Durrell, Miller, Lacarrière racontent l'actualité. Pendant la Seconde Guerre mondiale Leigh Fermor et Durrell y exercent en tant qu'officiers. Lacarrière découvre la guerre civile à Delphes en 1947 et vit sur place la montée des colonels, puis militera contre la dictature. Ils ont tous les quatre une perception très lucide de ce que représenta la Grèce pour les puissances européennes qui y jouèrent un rôle ambigu.

Quant à l'Orient, il y est peu fait référence et pourtant. La Grèce se situe par tous les aspects de son être entre Occident et Orient. C'est ainsi que Barrès déçu par Athènes qui l'a laissé insensible, contre la Grèce hellénistique de la III^e République et ses zéloteurs, s'enthousiasme pour la Grèce d'Orient, celle occupée par les Ottomans pendant plusieurs siècles, soustraite à la Renaissance humaniste. Dans les pages sur Thèbes du *Voyage de Sparte* les références à la Grèce ottomane et les images qui en sont inspirées – tels ces paysans évoquant la fuite en Égypte, la sagesse orientale de la chanson du cocher de Tripoli..., jusqu'aux compagnes d'Hélène superposées aux jeunes Grecques esclaves des Turcs – renvoient à cet Orient mi-fantasmé, mi-réel qui donne à ses descriptions de Laconie une saveur particulière. Bien plus, les anachronismes qui servent cette perception lui permettent de porter au jour une continuité historique que le passage de l'Antiquité à l'hellénisme dix-neuviémiste occulte.

Mais il faudra attendre quelques décennies pour que l'intérêt accordé à l'Antiquité s'estompant, l'Orient grec se révèle aux voyageurs. S'il n'a pas échappé à Louis Bertrand ayant vécu en Algérie, Leigh Fermor, Lacarrière l'évoquent et Michel Butor en fait le sujet de son texte « Salonique » dont le passé byzantin lui vaut l'attachement de l'écrivain contre le tropisme antique d'Athènes : « ... *tout en ne faisant pas partie à proprement parler de la Grèce, Salonique, à mi-chemin entre Athènes et Constantinople...* ». On remarquera d'ailleurs que Butor a choisi la traduction du nom que lui donnaient les Turcs, Salonique, et non son nom grec, Thessalonique.

Une vision ethnologique

C'est finalement à une vision ethnologique que concourent certains récits. Leigh Fermor en fait l'objectif de ses deux ouvrages *Mani Voyages dans le sud du Péloponnèse* et *Roumeli Voyages en Grèce du Nord*. La préface du premier détaille la méthode et les intentions : fixer sur le papier et pour les générations à venir un tableau de régions isolées, méconnues, mais qui ne sont pas imperméables à la modernisation galopante et verront disparaître ce qui fit leur âme : « ... *une grande partie de ce qui est précieux et vénérable, une large part de la mémoire vivante du passé grec sont en train d'être réduites en miettes, comme écrasées par une bouteille de Coca-Cola lancée contre un rideau de fer* » (Leigh Fermor 2018, 11). Lacarrière découvrit *a posteriori*, lors du voyage de 1982, que *L'Été grec* pouvait avoir cette vocation, lorsqu'il mesura qu'un monde incomparable était en train de s'estomper définitivement. Il revendique donc que son ouvrage, traduit et publié en Grèce, ait permis de sauvegarder et transmettre un passé disparu, ignoré des jeunes générations, matière à souvenir et nostalgie pour leurs pères. Cela est vrai, mais il y a une ambiguïté dans cette posture car ce qu'il donnait à voir de l'âme grecque est devenu entre-temps objet de folklore et de pittoresque pour touristes en mal de nouveauté dont Paul Morand qui utilise essentiellement ce mot, pourrait préfigurer les manières de voyager.

Citons ici à titre de florilège quelques textes qui restituent le visage de la grécité. De nombreux portraits jalonnent les récits : les vacanciers grecs sur la terrasse d'un hôtel de Chalchis par Louis Bertrand, le Père Nicolas dans *L'Île de Prospero*, le Grec éternel selon Miller, les trois pêcheurs d'éponge de Chios de Lacarrière et d'autres encore qui peuplent les pages de Leigh Fermor, Déon. Parmi ces portraits, l'éloge vibrant de la femme grecque, « *abeille céleste de la ruche* » (Miller 1999, 61), de sa grandeur, de son héroïsme, de la Bouboulina.

Chacun des livres de Durrell se termine par un « Appendice pour les voyageurs » qui détaille quelques remèdes paysans, une chronologie, un calendrier des fleurs et des saints, flore, fêtes et faune des îles. La description de fêtes paysannes constitue aussi un tableau ethnologique. Dans *La Vénus et la mer* Durrell y participe et se fond naturellement au cœur de la fête avec ses amis, alors que Barrès se sent dans un état de trouble dû à l'incompréhension et au sentiment de ne pas être à sa place lors de la fête à laquelle il assiste à Mégare à l'occasion de Pâques. Il en va de même avec les chants populaires et traditionnels dont la description spontanée chez Durrell va jusqu'à l'érudition lorsque Lacarrière parle du *rebetiko*, lorsque Leigh Fermor collecte dans le Magne les histoires et les chansons, lorsqu'il décrit dans son récit du Mont Athos les chants orthodoxes. Il y faut un pas de côté par rapport à nos musiques d'Europe de l'ouest pour y percevoir ce qu'une « *oreille inhabile* » ne peut entendre, écouter, apprécier, sinon « *toujours la même note* » (Barrès 136). Et c'est en parlant de ces musiques traditionnelles et de leur disparition que Michel Déon dans les années 1990 dresse ce constat sans appel : « *Quand un pays perd sa musique et l'échange contre les rythmes casseurs et des onomatopées, c'est qu'il est bien prêt de perdre son âme...* » (Déon 1993, 596).

Il faudrait aussi évoquer les multiples topoï qui jalonnent ces récits et que l'on retrouve dans le meilleur comme dans le pire des écrits de voyage : le bleu, les cieux, l'huile d'olive, les couleurs, les oliviers... Ils sont propres à la Méditerranée en général, bien entendu à la Grèce en particulier où ils acquièrent une saveur qui lui est propre et peuvent concourir à cerner la grécité.

Une vision fantasmée

La continuité entre la Grèce antique et la Grèce moderne est attestée par presque tous nos voyageurs. Mais l'on peut se demander si c'est réalité ou ici aussi une vision déformée, car les anachronismes qui en découlent ne semblent pas effleurer les narrateurs. Lacretelle raconte avec un certain humour qui ne craint pas de friser le ridicule, comment l'immersion grecque et l'imprégnation culturelle vont jusqu'à provoquer des déformations dans la perception de scènes triviales du quotidien : « *Cet agent de police (...), je lui verrais, à Berlin ou à Londres, les gestes d'un pantin ; là me fait penser aux statues antiques ; c'est une réplique qui a gardé encore dans son index la tension de la foudre (...)* c'est deux chauffeurs qui ont manqué d'accrocher leurs voitures (...) c'est la vieille passion de la dialectique » (Lacretelle 199). Parmi ces visions, le topos du pâtre grec (véhiculé par la chanson de Georges Moustaki « *Le Métèque* ») auquel se livrent spontanément Miller au titre que « *le berger est éternel...* » (Miller 1979, 121), Lacarrière même pour ne citer qu'eux. Les visages dont les traits rappellent ceux de l'Antiquité parce qu'on les a vus sur des vases, des statues comme le rappelle Lacretelle décrivant dans les Cyclades un pêcheur tirant sa barque, un paysan dans son champ. On peut se demander quelle référence convoque Durrell pour écrire du père Nicolas qu'il est un « *véritable personnage mythologique* ». Des traits psychologiques tels qu'on les trouve déjà chez Homère : « *la faconde, l'astuce, la duplicité, la générosité, la lâcheté et la bravoure, l'incapacité presque comique de s'analyser soi-même, l'humour froid et les criaileries... tout y est* » (Durrell Prospero 1993, 82). Et Miller de renchérir : « *Je suis convaincu que le Grec d'aujourd'hui n'a pas changé dans son essence* ». De là il n'y a qu'un pas pour attester de la survivance de mythes et des traditions comme le pense Lacretelle devant les danses des jeunes femmes lors d'une fête paysanne sur un îlot au large de Corfou : « *Ces jeunes femmes (...) sont les mêmes qu'il y a trois mille*

ans ; leur cœur n'a pas appris une autre mythologie » (Lacretelle, 23). Tout cela laisse bien sûr rêveur. Pourtant convoquer les textes et l'art antiques pour calquer les visions actuelles ne serait-ce pas convoquer l'esprit d'éternité qui vibre dans la poésie de Séfëris, de Ritsos, la grécité peut-être ?

Les enseignements de ce voyage

Ils ne sont pas forcément ceux que l'on a cherchés, et ce n'est pas la moindre des révélations qu'offre la Grèce. Aux questions des plus anciens – « *Quel bénéfice moral pouvons-nous encore tirer de la Grèce ?* » (Barrès 85), « *... la pensée grecque vaut[-elle] encore pour nous ?* » (Yourcenar 14)... – font face les réponses humaines d'un Durrell, d'un Miller, les témoignages de Leigh Fermor et Lacarrière.

À l'hypothèse « *Une rêverie d'idées, peut-être est-ce cela surtout qu'il faut venir chercher en Grèce* » (Lacretelle 35), font face la découverte de soi dans la confrontation à l'autre, la découverte des valeurs humaines que l'Occident a oubliées, la grandeur de l'esprit et du cœur, l'élévation de l'âme. En des pages d'une haute densité Miller rend hommage à tout ce que la Grèce apportera aux hommes qui sauront voir en elle « *la source mère de la sagesse et de l'inspiration* » (Miller 1979, 276-278). L'expérience du tombeau d'Agamemnon à Mycènes, l'exaltation à Phaistos, une illumination qu'il compare à l'ascension de la Séraphitâ de Balzac..., les pages de Miller qui exaltent les enseignements de la Grèce transportent son lecteur sur les mêmes hauteurs et lui font partager cet état qui oscille entre apollinien et dionysiaque. Chez Durrell la découverte de soi passe par les leçons d'humanité qu'il reçoit d'un peuple déshérité en ces temps de guerre et d'après-guerre, une humanité moins exaltée, plus tragique que celle de Miller : c'est la méditation sur le mot « *χαίρε* » inscrit sur des tombes à Rhodes – qu'il traduit par « sois heureux », plutôt « sois le bienvenu », et dont Barrès et Herriot lisent l'équivalent sur les stèles du Céramique, la nécropole antique d'Athènes–, c'est le message de sérénité qu'il lit dans la statue de la Vénus marine du musée de Rhodes, c'est la magnifique méditation sur le « sacrifice » de l'enfant moribond et sur la résignation digne et sacrée de ses parents à la fin de *Vénus et la mer*, un apaisement et une acceptation de la condition tragique, loin de la révolte de Camus dans *La Peste*.

Et si le seul but et le seul enseignement du voyage en Grèce, comme le suggère Lacarrière, c'était la quête de la grécité ? Celle qui émane de ce long poème que constitue le chapitre VI de *Roumeli* de Leigh Fermor : « Les sons du monde grec » ? Celle qui transparaît dans les us et coutumes telles les questions rituelles d'accueil à l'adresse du voyageur ? Celle des iconostases le long des routes et des chemins. Celle des odeurs et parfums qui inondent en toute saison tous les lieux. Celle de la place des « *petits saints de renommée locale [...] semblables au daimon platonicien à la frontière de deux mondes* » (Durrell *Vénus* 1993, 219), intercesseurs dans la vie de tous les instants. De petits faits du quotidien qui valent enseignement en ce qu'ils ouvrent à une humanité humble, à la nature, aux rapports humains qui ont su ou pu se conserver. Un bonheur modeste, la « *mediocritas aurea* », une forme d'épicurisme.

Conclusion

Toutes ces visions sont de nature à nous ouvrir des horizons au-delà des divergences. Certaines combleront le désir d'érudition et la réflexion esthétique, la méditation poétique et philosophique, d'autres feront entrer dans l'extranéité source

d'élargissement humain, sèmeront les ferments d'un nouvel humanisme, d'autres enfin secoueront de manière salubre les lieux-communs et poncifs, le faux visage d'une Grèce antique idéalisée. Pour conclure sous forme d'ouverture et aux deux extrémités du XX^e siècle, on convoquera deux poètes, Hugo von Hofmannsthal et Philippe Jaccottet, autour de la lumière, qui ne relève pas chez eux d'un topos. Tous les voyageurs ou presque en ont parlé. Cette perception particulière de la lumière grecque n'est-elle pas un phénomène intérieur qui se projette sur l'extérieur ? Hofmannsthal le perçoit avec son approche d'homme du Nord qui dit ne connaître que la lumière liée aux ténèbres selon Rembrandt, la « *semi-obscurité du Nord* » (p.14). Il découvre en Grèce une autre lumière, pure, harmonieuse, musicale et absolue qui a le pouvoir de révéler, d'exalter tout en auréolant de mystère. Miller qui en fera une sorte de métaphysique, parlera « *d'une qualité de transcendance* » (Miller 1979, 58). Mais Jaccottet et Hofmannsthal en font le point focal de leurs méditations : « *la lumière produit une ivresse [...] qui a été définie par Hölderlin au moyen d'un adjectif double, heilig-nüchtern, "sobre-sacrée"* » (Jaccottet 30) et Hofmannsthal : « *Sous cette lumière, le spirituel est réellement plus corporel, et le corporel est réellement plus spirituel* » (Hofmannsthal 17). Au cœur de ces deux textes qui expriment la quintessence de leurs voyages respectifs, la lumière ouvre l'esprit et fait fusionner les lieux, les temps et les émotions. Ce qui se passe pour tous les deux avec la lumière s'apparente selon Jaccottet au « *thambos* », notion qui désigne la sidération que l'homme ancien ressentait lorsqu'il percevait la présence d'un dieu. Jaccottet parlera de « *stupeur* », de « *frisson* », tels qu'en ont éprouvé aussi Miller, Leigh Fermor. Les recueils d'Hofmannsthal et de Jaccottet sont bien plutôt des poèmes, des prières, qui englobent un hymne à la lumière. Ils sont l'esprit là où les récits de Durrell et de Miller sont corporels, reconstituant ce diptyque de complémentaires qui donne au voyage en Grèce la profondeur des grandes aventures de la pensée et de l'art.

« *Pour moi, la Grèce n'est plus un endroit, un pays ; elle est un état d'esprit* » (Miller, *Le Colosse de Maroussi*, VII).

Bibliographie restreinte

- Barrès Maurice, *Le Voyage de Sparte* [Émile-Paul 1906], François Bourrin, 2011.
- Bertrand Louis, *La Grèce du soleil et des paysages*, Librairie Arthème Fayard, 1908.
- Butor Miche, « Salonique », « Delphes », « Mallia », in *Le Génie du lieu* [Grasset, 1958], Grasset Les Cahiers rouges, 2015.
- Camus Albert, *Carnets III mars 1951 - décembre 1959*, Gallimard, Folio, 1989.
- Déon Michel, *Pages grecques*, Gallimard, 1993, Folio. Contient *Le Balcon de Spetsai* (1961), *Le Rendez-vous de Patmos* (1965) et *Spetsai revisité*.
- Durrell Lawrence, *L'Île de Prospero* [*Prospero's Cell*, 1945], Buchet-Chastel, 1962, Le livre de poche 1993 Biblio, trad. Roger Giroux.
- Durrell Lawrence, *Vénus et la mer* [*Reflections on a Marine Venus*, 1953], Buchet-Chastel, 1962, Le livre de poche 1993 Biblio, trad. Roger Giroux.
- Durrell Lawrence, *L'Esprit des lieux* [*Spirit of place*, 1969], Gallimard Du Monde entier, 1976, trad. Jean-René Major.

Heidegger Martin, *Séjours [Aufenthalte]*, 1989], Éditions du Rocher, 1992, trad. François Vezin.

Herriot Édouard, *Sous l'olivier*, Librairie Hachette, 1930.

Hofmannsthal Hugo von, *La Grèce [Griechenland]*, 1923], Isolato, 2012, trad. Eryck de Rubercy.

Jaccottet Philippe, « Cristal et fumée », in *Cristal et fumée*, Fata Morgana, 1993.

Lacarrière Jacques, *L'Été grec - Une Grèce quotidienne de 4000 ans*, Terre humaine, Plon, 1975.

Lacarrière Jacques, *Méditerranée*, dir. Pascal Charvet, Bouquins Robert Laffont, 2013.

Lacretelle Jacques de, *Le Demi-dieu ou le voyage en Grèce*, Grasset, 1931.

Leigh Fermor Patrick, *Mani Voyages dans le sud du Péloponnèse [Mani, Travels in the Southern Peloponnese]*, 1958], Bartillat, 2018, trad. Marc Montfort.

Leigh Fermor Patrick, *Roumeli Voyages en Grèce du Nord [Roumeli, Travels in Northern Greece]*, 1966], Bartillat, 2019, trad. Lucien d'Azay.

Leigh Fermor Patrick, « Le Mont Athos 24 janvier 1935 – 18 février 1935 » in *La Route interrompue Des Portes de Fer au Mont Athos - Dans la nuit et le vent 3 [The broken road]*, 2013], Petite Bibliothèque Payot Voyageurs, 2021, trad. Guillaume Villeneuve.

Maurras Charles, « Le Voyage d'Athènes », « Appendice : Lettres des Jeux olympiques », in *Anthinéa - d'Athènes à Florence*, [1901], Ernest Flammarion, 1927.

Maurras Charles, « Les retours à l'Attique », *Les Vergers sur la mer*, Flammarion, 1937.

Morand Paul, « Du Pirée à Athènes, Égine, Mont Athos, Chio, Nauplie », in *Méditerranée, mer des surprises* [1938], [éditions du Rocher, 1990], Pocket, 1996.

Miller Henry, *Le Colosse de Maroussi [The Colossus of Maroussi]*, 1941], Société Nouvelle des éditions du Chêne 1958, Le livre de poche 1979, trad. Georges Belmont.

Miller Henry, *Premiers regards sur la Grèce [First Impressions of Greece]*, 1973], Arléa 1999, Arléa-poche, trad. Carine Chichereau.

Thibaudet Albert, *Les Heures de l'Acropole*, Nouvelle Revue Française, 1913.

Yourcenar Marguerite, « Grèce et Sicile », *En pèlerin et en étranger*, Gallimard, 1989.